

L'amour de la vie peut sembler être une incitation un tantinet surréaliste, certains d'entre nous se doivent, à partir d'eux-mêmes, de composer avec des vies qui, substantiellement, ne sont guère aimables. Dans ces conditions, cet *amor fati* revendiqué par Nietzsche, de manière équivalente, ressemblera à ce genre d'appel où il est exigé qu'il soit cru pour seulement essayer d'y adhérer.

Évidemment, cette nécessité à son tour suscitera un certain scepticisme à l'égard de celui qui écrivit un jour *L'Antéchrist*. L'amour de la vie, comme tout amour d'ailleurs, doit être appréhendé en se calant à ce que notre raison nous impose. Les coups de cœur nécessitent, pour advenir, un certain aveuglement ; pour aimer de la sorte, il est préférable de nier la réalité, ce qui contribuera, soyez-en sûr, à vous faire déçu.

En amour, j'ai souvent usé de cette formule, qui, par répercussion, entame un peu, voire beaucoup, la magie censée s'y rattacher : à nos sentiments, il me paraît nécessaire d'y joindre cette logique mécanique, banalement alignée à ce qui est, à savoir que celle ou celui que vous dites aimer n'est que celle ou celui que

vous préférez parmi ces quelques-uns que le hasard vous a permis de rencontrer.

Vous pourrez vous sentir heurté par cette formule, vous le serez plus encore si vous contestez son exactitude. Celui ou celle à nos côtés n'est que cela, et si vous réfutez cette donnée, vous vous promettez à un amour n'ayant pas, en ce monde, au niveau du réel, les moyens d'exister.

Nous autres humains, afin de nous constituer des dérivatifs assez consistants pour dépasser ce que notre finitude nous inflige, avons pour manie de rendre grâce à ce qui ne saurait exister, afin de faire à la fois plus rationnel ce qui, d'entrée de jeu, s'affiche comme improbable. Dit autrement : si Dieu existe, la mort n'existe pas ; si ce que je crois a droit de cité dans la réalité, alors je peux croire en toute assurance en ce que je crois, le réel opposé à cet état de fait n'ayant plus qu'à bien se tenir. L'amour, qu'il en déplaie, est en priorité l'expression d'un assortiment de nécessités d'ordre psychologique comme physiologique. Dit crûment, en ce qui concerne notre sexualité, ce besoin de sentiment-

lité traduit, sous une autre forme, cette volonté portée par un désir de délicatesse consistant à ne pas manger avec nos doigts. Cette conduite, qui est la nôtre à table, est égale à celle à laquelle nous nous rangeons sous la couette.

D'ailleurs, la pornographie, sans en avoir réellement l'ambition, témoigne de cette intention : dans cet univers, la sexualité est pratiquée par des êtres humains qui ne ressentent rien les uns à l'égard des autres, pas plus d'amour que de haine, et qui cèdent à ce désir explicitement charnel que le corps de l'autre est susceptible de vous inspirer — le corps dans ce cas bien plus que l'autre en question.